

NECTART

N°19

CULTURE - SOCIÉTÉ - IDÉES - NUMÉRIQUE

Dans quel État sera la culture après-demain ?

Dossier : Le devenir de l'activité et des politiques culturelles
Avenir du service public, plateformes, nouvel imaginaire face à l'anthropocène...

Grand entretien avec Agathe Cagé





Art des sentiers et nouveaux sentiers de l'art

ARNAUD FOURRIER

À distance des centres urbains et en quelques décennies, nombre d'artistes se sont retrouvés à créer au détour de sentiers, de parcs nationaux, de zones périurbaines.

Un engouement pour un art des grands chemins – alors que la liberté de création y semble parfois moindre, prise sous le régime de la commande et de la négociation avec les habitants et les territoires – qui témoigne des aspirations écologiques, des droits culturels, de l'art et de notre perception des territoires.

e

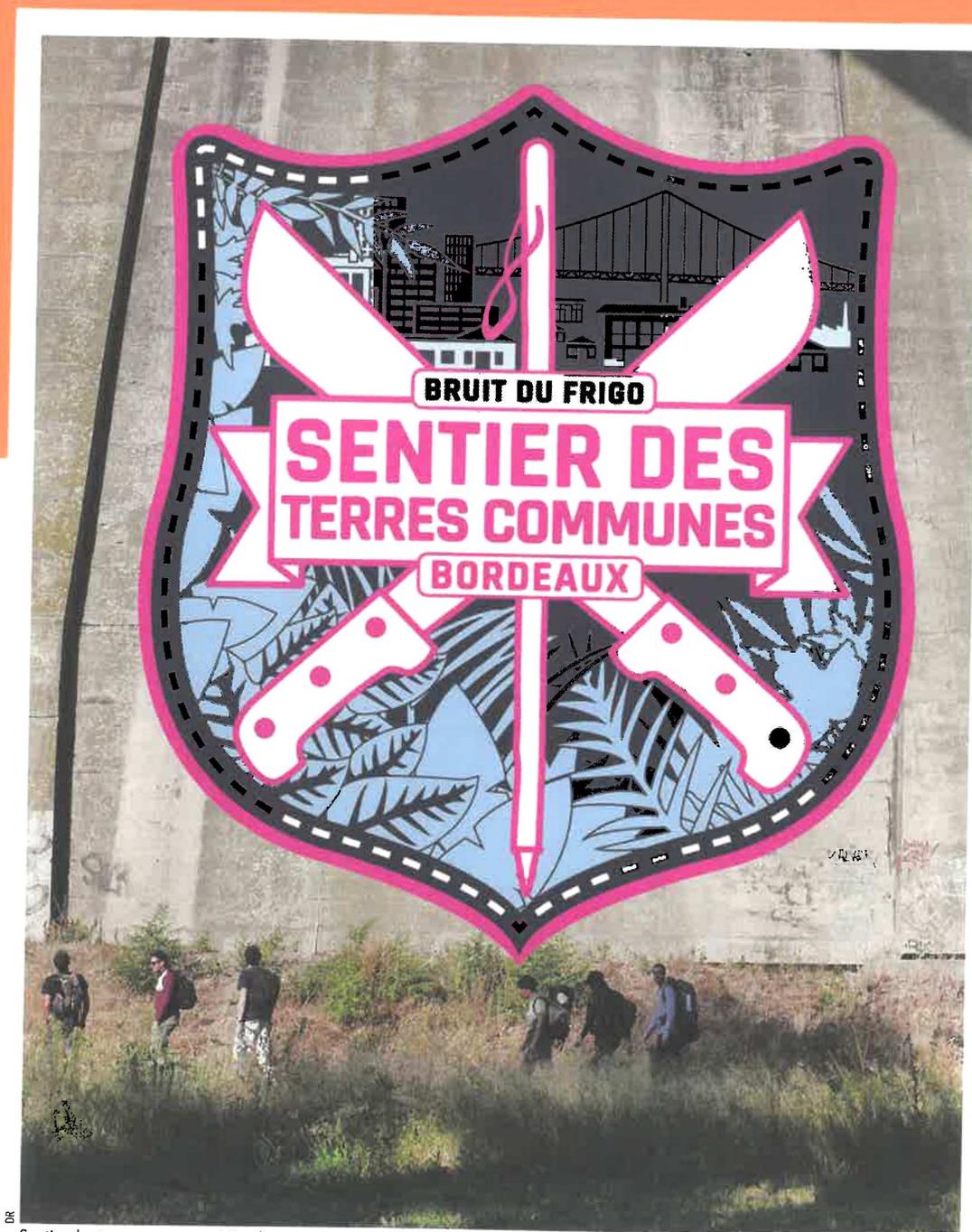
n 1947, le Comité national des sentiers de grande randonnée était créé, inaugurant un premier GR de 28 kilomètres. L'Hexagone compte aujourd'hui plus de 206 000 kilomètres de sentiers

parcourus par 18 millions de marcheurs, selon la Fédération française de randonnée¹, qui exaltent une nature préservée et traversent bien souvent des sites naturels d'exception. Parmi les derniers nés figure le GR2013. Inauguré il y a près de dix ans, il sinue sur 365 kilomètres entre l'étang de Berre et le massif de l'Étoile. Ce « sentier métropolitain » est un oxymore, selon Paul-Hervé Lavessière, co-fondateur de l'agence du même nom, « comme si l'on disait *enchantement infernal* ou *dépaysement banal*² ». Créé à l'initiative d'une communauté d'acteurs culturels et d'artistes marcheurs

à l'occasion de Marseille-Provence 2013, il arpente des zones qui composent la métropole provençale, des friches, des secteurs industriels, une nature bouleversée et anthropisée.

Des paysages naturels aux paysages désenchantés du périurbain

Un monde sépare l'image d'Épinal des GR des espaces parcourus par le GR2013. On pourrait pourtant retenir 1947 et 2013 comme dates clés pour étalonner, autour de la pratique de la randonnée, l'évolution de notre perception de l'environnement. Les « professionnels du pied devant l'autre », ainsi que les nomme l'historien Antoine de Baecque³, partagent une pratique ancestrale aussi sensible que sportive. Robinsonnade, expérience de l'imprévu et du dénuement, parfois fuite hors de la ville,



25 Sentier des terres communes à Bordeaux, projet de l'association Bruit du frigo.

méditation ou pèlerinage... la marche est tout cela. Elle croise des enjeux philosophiques, sociaux, écologiques et politiques, auxquels on peut ajouter des enjeux esthétiques, sur lesquels on s'attardera ici. À partir de 1947, on peut supposer que la formalisation de kilomètres de chemins à travers l'appellation « sentiers de grande randonnée » consacrait l'épanouissement des loisirs et concrétisait une volonté de préserver des paysages. Depuis les années 1970, marche et environnement sont devenus indissociables, analyse Antoine de Baecque : « Il s'agit ainsi de pratiquer par les pieds une politique de l'environnement⁴. » À l'aube des années 2000, des formats singuliers de randonnée culturelle sont apparus (par-

cours, événements, institutions...), issus de projets citoyens, touristiques ou artistiques. Ils invitent à une redécouverte des territoires. Ils se nomment GR2013 à Marseille, Sentier des terres communes à Bordeaux, *Refuge d'art* dans le Géoparc de Haute-Provence, Estuaire sur les bords de Loire, Le Partage des eaux dans les monts d'Ardèche, Vent des forêts dans la Meuse, Scènes obliques en Isère...

**« Artistiser » l'expérience
des paysages, écologiser l'art**

Avant d'aborder quelques-uns de ces projets, un détour par Fontainebleau au XIX^e siècle s'impose. L'expansion du train et l'invention

*« Robinsonnade, expérience de l'imprévu
et du dénuement, parfois fuite hors
de la ville, méditation ou pèlerinage...
la marche est tout cela. »*

du tube de gouache ont permis à des artistes comme Théodore Rousseau ou Camille Corot de se rendre à Barbizon. Chevalet sous le bras, ils allaient peindre leurs perceptions sur le motif au plus près d'une nature admirée. En 1861, en pleine révolution industrielle, après d'âpres luttes contre des projets d'exploitation forestière, les membres de

l'École de Barbizon ont permis d'en faire la première « réserve artistique ». Il s'agissait moins, alors, d'une histoire de marcheurs que de regardeurs. De cette espèce d'histoire d'amour entre des artistes et un lieu est né un moment crucial de protection de la nature abordée sous l'angle du paysage. Onze ans plus tard, cette mesure servait de référence à la création de Yellowstone, premier parc national au monde. De fait, si l'on cite souvent les peintres de Barbizon comme des précurseurs de l'impressionnisme, ils ont aussi été les pionniers d'une forme d'écologie. On retrouve ailleurs cette conjugaison étroite des enjeux écologiques et artistiques. Un mouchoir de poche d'une quinzaine d'années rassemble par exemple la création de la Réserve naturelle géologique de Haute-Provence (1984), le premier colloque international sur le patrimoine géologique (1991), une série d'invitations d'artistes sur ce territoire par le musée Gassendi à compter de 1994 et la fondation du Cairn, centre d'art, en 2000. La même année, le Réseau européen des géoparcs était créé – parcs qui bénéficient depuis 2015 d'un label Unesco. L'invitation de l'artiste anglais Andy Goldsworthy sur le Géoparc de Haute-Provence en 1994 constitue alors le premier opus de collaborations au long cours de plasticiens avec le musée. Nadine Gomez-Passamar, sa conservatrice, se sert de l'art contemporain pour réveiller les collections et relier le musée à la réserve.



La Belle Étoile de Stéphane Thidet, refuge périurbain, forêt de Floirac. Sentier des terres communes, Métropole de Bordeaux, un projet Bruit du frigo.

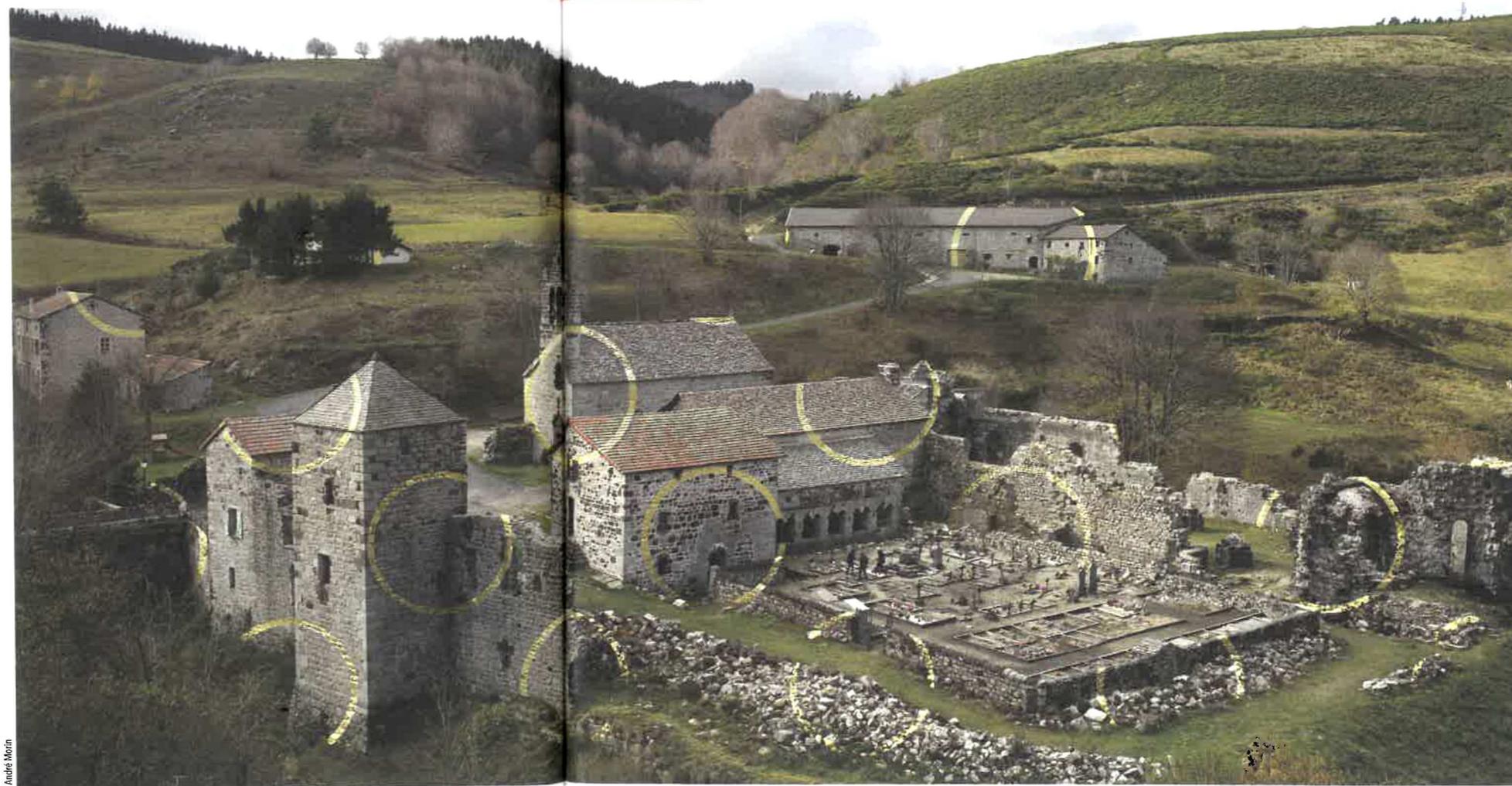
« Une fusion poétique s'opère entre les lieux et la pierre, entre une réserve géologique et un art minéral disséminé à la manière d'une culture extensive. »

Goldsworthy réalise ainsi une série de *Sentinelles* et de sculptures formant l'œuvre *Refuge d'art* tout au long des 150 kilomètres du parc. Aujourd'hui, les artistes hantent ces montagnes. Ils ont un sentier à leur nom (la VIAPAC – Route de l'art contemporain) et sont invités depuis vingt-quatre ans à travers résidences, expositions et commandes par le musée et le centre d'art. Au fil des ans, c'est tout le Géoparc qui s'est « artistisé », si je puis me permettre ce néologisme. Une fusion poétique s'opère entre les lieux et la pierre, entre une réserve géologique et un art minéral disséminé à la manière d'une culture extensive. Plus de 100 œuvres peuplent la montagne, parmi lesquelles les pierres de Richard Nonas ou encore la maxime « *Ambulo ergo sum* » (« Je marche donc je suis ») gravée sur une falaise par herman de vries – formule empruntée au philosophe et contradicteur de Descartes, Pierre Gassendi (1592-1655), qui a donné son nom au musée.

L'art au grand air : ménagement ou aménagement du territoire ?

Ces projets trouvent bien souvent leur origine dans une volonté politique de revitalisation des territoires et dans la corrélation de stratégies culturelles et touristiques. Le parcours Le Partage des eaux inauguré en 2017 dans le Parc naturel régional des monts d'Ardèche est de ceux-là. Lorraine Chenot, présidente du PNR et conseillère municipale de la commune de Saint-Mélany, l'a porté dans une double ambition culturelle et touristique. En parallèle

d'une démarche d'adhésion au Réseau des géoparcs, en 2014, il s'agissait de valoriser le territoire aux yeux de ses habitantes et habitants et de capter des flux touristiques à proximité de la grotte Chauvet, située en bordure du parc. Les élus du PNR se sont



© André Meurin

appuyés sur deux expériences pour développer leur projet, le *Refuge d'art* du Géoparc de Haute-Provence et le parcours Estuaire Nantes-Saint-Nazaire, initié en 2012, dans une logique d'interprétation du territoire par des artistes. La direction artistique a ensuite été assurée par David Moinard⁵. Chaque œuvre attire entre 9 000 et 15 000 visiteurs annuels, et les premiers publics du Partage des eaux

ce sont, avant les touristes, les habitants eux-mêmes. Pour accéder à la *Tour à eau* de Gilles Clément ou au *Phare* de Gloria Friedmann, le randonneur peut soit parcourir les 100 kilomètres du sentier, soit s'y rendre à pied à partir de l'aire de stationnement qui dessert chaque œuvre.

Faudrait-il distinguer projets d'aménagement et projets de ménagement du territoire ?

Un cercle et mille fragments de Felice Varini, Mazan-l'Abbaye, 2017. Projet Le Partage des eaux, parcours artistique dans le PNR des monts d'Ardèche.



© Andy Goldsworthy

Une des *Sentinelles* d'Andy Goldsworthy, vallée de l'Asse, 1998. Coll. musée Gassendi.

Ceux qui jalonnent le chemin d'œuvres totems et ceux qui situent les œuvres dans l'expérience sensible et les récits ? Sans que ces catégories s'opposent et sans qu'aucun des projets évoqués ici puisse se résumer à l'une ou l'autre catégorie, ces concepts permettent d'appréhender des pratiques qui relèvent d'un côté d'une tendance à la mise en tourisme, de l'autre d'une tendance au soin, d'une attention aux lieux et aux personnes. Ménager, c'est « écologiser nos manières de faire et de penser », selon le philosophe Thierry Paquot⁶. Mais qu'ils participent au ménagement ou à l'aménagement des lieux, les artistes qui créent ces œuvres exposées aux quatre vents se retrouvent dans des situations d'interaction avec les habitantes et habitants et de négociation avec le contexte. Loin des espaces d'exposition confinés, leurs œuvres sont tissées dans une toile sociale et vivante. Leurs créations sont impliquées et impliquantes.

De l'appropriation artistique des tiers-espaces...

Pour les artistes, la marche est un moment de perception et un outil. Elle a été revendiquée comme pratique subversive par les situationnistes, puis art à part entière par des artistes comme Hamish Fulton ou Richard Long dans les années 1960. Elle a toujours été un outil de repérage pour l'urbaniste et l'architecte, d'exploration du paysage et de soi-même pour le marcheur ordinaire comme pour l'artiste. Elle est aussi un acte politique, reliant les sphères intime et collective. Ce faisant et sans esprit de conquête, les espaces parcourus se transforment en scènes artistiques, parfois en œuvres dès lors que le chemin devient le terrain de l'expérience esthétique. Ainsi, pour Andy Goldsworthy, « la sculpture n'est pas seulement la pierre, c'est la maison, c'est tout le parcours », peut-on lire sur le site du *Refuge d'art* du Géoparc de Haute-Provence.

« Ces concepts permettent d'appréhender des pratiques qui relèvent d'un côté d'une tendance à la mise en tourisme, de l'autre d'une tendance au soin, d'une attention aux lieux et aux personnes. »

Il existe un lien étroit entre l'état d'attention que convoque la marche et la qualification esthétique des paysages par les artistes. « Sur le GR2013, l'art est là sans être là. Le sentier est un peu comme une salle de spectacle, un espace d'activation de marches situées », me confiaient les photographes Geoffroy Mathieu et Bertrand Stofleth⁷. Le duo est à l'origine d'un observatoire du GR2013 intitulé *Paysages usagés*. Pendant dix ans et à travers 100 points de vue, ils en ont représenté les horizons anthropisés, des lieux qui n'avaient *a priori* plus rien de sublime ni de préservé. Étonnamment, l'exploration de ces tiers-paysages abîmés a conduit à une forme de réconciliation. « Nous voulions regarder un monde blessé mais, dix ans plus tard, ce que nous voyons est un monde vivant », s'étonne Baptiste Lanaspèze, éditeur et co-fondateur de l'Agence des Sentiers métropolitains dans son texte rédigé pour le catalogue de l'exposition⁸.

... aux sentiers comme œuvres et « communs »

En investissant ces zones grises, les auteurs du GR2013 à Marseille et du Sentier des terres communes à Bordeaux revendiquent la création de nouveaux « communs ». À la sortie de ses études d'architecte en 1999, Yvan Detraz co-fonde l'association Bruit du frigo. Face au désintérêt de l'institution pour les réalités invisibles périurbaines, il porte sa recherche sur la marche comme projet urbain avec un

texte programmatique, *Zone Sweet Zone*⁹, où il imagine relier ces espaces oubliés et recréer du commun par les sentiers. Il initie des marches périurbaines dans les *no man's lands* bordelais de la périphérie – la France moche à laquelle l'État porte aujourd'hui une attention nouvelle avec son Plan de transformation des entrées de ville. Les sentiers initiés il y a vingt ans par l'association comptent aujourd'hui 300 kilomètres, 15 boucles de randonnées et 11 refuges périurbains conçus avec des artistes. Les randonneurs peuvent louer le *Neptunea* de Mrzyk & Moriceau en forme de coquillage au-dessus des eaux du lac de Bordeaux-Bruges, *La Nuit américaine* du collectif d'architectes-designers Fichtre sur les hauteurs de Bassens, ou bivouaquer dans *La Belle Étoile* de Stéphane Thidet. Ces architectures invitent à renouer avec les lieux. Les sentiers sont « un aménagement, un équipement public structurant à ciel ouvert. Ils créent un espace commun », m'explique Yvan Detraz. Il les décrit ainsi comme une création, un geste d'auteur, des chemins reliés en une servitude collective et inaliénable dont la continuité est la condition *sine qua non* d'existence.

La communauté de ceux qui marchent

Ainsi s'affirme l'art des sentiers, créateur d'espaces publics et de nouvelles convivialités. À Marseille, le GR2013 est devenu un



Site des boues rouges du stadium, Vitrolles, 12 h 10, 12 mars 2012. Action du GR2013.

laboratoire au grand air des droits culturels. Il agglomère une nébuleuse de projets aux drôles de noms¹⁰ : le Bureau des guides du GR2013, association d'artistes marcheurs et structure culturelle à l'échelle du territoire ; la coopérative Hôtel du Nord, en plein sud mais dans les quartiers nord pour vous accueillir chez l'habitant ; la scic Les Oiseaux de passage, plateforme coopérative d'hospitalité (un anti-Airbnb) née de l'expérience d'Hôtel du Nord ; l'Agence touriste, collectif artistique de marche à pied fondé par Mathias Poisson et Virginie Thomas... Les formes imaginées par ces artistes permettent de vivre des expériences sensibles pour les hôtes de passage. Mais ce sont surtout des outils d'affirmation pour des habitantes et habitants d'ordinaire marginalisés. Ces derniers deviennent des porteurs de paroles et de récits. Mieux, ils déterminent ce qui fait patrimoine. « La marche est une communauté éphémère, raconte Loïc Magnant. Habitant, artiste, scientifique... chacun est invité à prendre part aux sujets abordés au fil de l'itinéraire. Elle intègre ainsi une dimension politique qui nous a permis

de nous définir. Elle permet d'être à la fois seul et en manifestation. On parle entre nous de la "communauté de ceux qui marchent" pour évoquer nos marches, les rencontres et les projets qui en naissent. Le GR2013 nous a offert la possibilité de bouleverser la relation patrimoniale. Ce sont les habitants qui décident de ce qu'il est important de transmettre aux générations futures¹¹. » Qu'il s'agisse des récits d'habitants dans les *Promenades sonores* de Julie de Muer ou des *Conversations marchées* du collectif SAFI, le GR2013 s'affirme comme un creuset où s'inventent de nouvelles formes de citoyenneté, de convivialité et d'hospitalité.

Anti-tourisme

Car ici, on parle plus d'hospitalité que de tourisme. D'Hôtel du Nord aux œuvres d'Andy Goldsworthy en passant par les architectures de Bruit du frigo, on parle de refuge. Loin des infrastructures touristiques, on vient s'y rencontrer, on y est hôte, on y accueille et on y est accueilli, on y retrouve la racine des

mots et des choses, le sens de la relation, entre retraite, asile, abri et hébergement. C'est dans les moments d'arrêt que s'invente l'hospitalité. Lorsqu'on pose son sac. « La marche est une posture de fragilité qui exacerbe la culture de l'hospitalité », me disait encore Loïc Magnant. Par un étrange effet miroir, les refuges et les sentiers de grand air où naissent aujourd'hui ces œuvres sont aussi proches entre eux qu'ils sont distincts des concepts de « chambre blanche » dans le domaine du tourisme et de « cube blanc » dans l'art contemporain, qui résonnent tous deux du même qualificatif. Parmi les acteurs de la coopérative Hôtel du Nord, on trouve le sociologue Prosper Wanner. Il rappelle dans ses recherches que le concept de chambre blanche a servi de fondation au développement de l'industrie touristique depuis plus d'un siècle¹². Le cube blanc¹³ s'est quant à lui affirmé comme une norme pour la perception des œuvres, en même temps que le modernisme amenait l'art à son autonomie. De là à dire que l'art des sentiers dessine pour la création de nouveaux chemins plus bigarrés, impliqués et collectifs, il n'y a qu'un pas.

1. <https://vu.fr/XqjKC>
2. Paul-Hervé Lavessière, « Dix ans de Sentiers métropolitains », in *Paysages usagés. 2012-2022*, Paris, Building Books, 2024, catalogue de l'exposition de Geoffroy Mathieu et Bertrand Stofleth au Centre photographique Marseille du 9 décembre 2023 au 6 mars 2024.
3. « Marcher, une histoire des chemins », podcast en huit épisodes sur France Culture (<https://vu.fr/ozBZ>) d'Antoine de Baecque, historien, également auteur de *Une histoire de la marche*, Paris, Perrin, 2016.
4. *Idem*.
5. David Moinard a été un membre de l'équipe nantaise de Jean Blaise avant de créer sa structure d'ingénierie et de direction artistique, l'Atelier Delta.
6. Thierry Paquot, « Ménager le ménagement », *Topophile*, 13 juin 2021 (<https://vu.fr/jlbTD>), terme repris



ARNAUD FOURRIER est directeur artistique, gestionnaire de projets culturels et critique d'art. Professionnel des arts visuels formé à l'esthétique et aux politiques culturelles, il est aujourd'hui chef de projet arts visuels à la Région Pays de la Loire.